

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le piège des mythes
Le journal piégé ou l'art de trafiquer l'information de Pierre Berthiaume

Robert Vigneault

Number 23, Fall 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40240ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigneault, R. (1981). Review of [Le piège des mythes : le journal piégé ou l'art de trafiquer l'information de Pierre Berthiaume]. *Lettres québécoises*, (23), 71–72.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le piège des mythes

Le journal piégé ou l'art de trafiquer l'information de Pierre Berthiaume

Nous nous laissons manoeuvrer de plus ou moins subtile façon par les média, à un point tel que la manifestation brutale de ces manipulations serait proprement insupportable. On saura donc gré à Pierre Berthiaume d'offrir, aux lecteurs de journaux que nous sommes tous, une vivante initiation à la lucidité.¹ Le livre a un caractère didactique : il est le fruit de recherches, d'études ; il a même bénéficié de la collaboration de Suzanne Gascon-Charbonneau et de Pierre Rouxel, dont on signale en *Annexe* (pp. 193-194) l'enquête sur les caricatures. Mais une passion enveloppe et soulève cet écrit, une volonté de « dénonciation », d'ailleurs avouée dès le début (p. 14), laquelle le désigne effectivement comme un *essai* de type polémique.

D'emblée je soulignerais la qualité suggestive de la présentation, qui m'a d'abord frappé. Mais une telle observation resterait superficielle si on ne précisait pas que les très nombreuses illustrations (extraits d'articles, photos, caricatures, graphismes), ne sont pas ici simple support iconique ou décoratif : elles font corps avec l'argumentation du texte, elles composent avec lui le langage global d'un *essai* qui se construit ainsi à partir du commentaire d'exemples journalistiques récents, extraits de quatre journaux québécois : *La Presse*, *Le Soleil*, *Le Devoir*, *Le Journal de Montréal*. C'est un livre qu'on devra peut-être (ce fut mon cas) lire à la loupe, si on désire vérifier le lien entre les exemples proposés et le discours de l'essayiste.

La « dénonciation » comporte deux volets dont chacun voudrait souligner un aspect de l'utilisation de l'information. *L'Objectivation* traite de l'irresponsabilité du journal, devenu simple « courroie de transmission » d'une publicité de nature politique ou économique ; et, plus grave encore, de sa responsabilité dans la « création d'informations » gratuites, par le truchement de divers types de techniques : photographies, caricatures, répétition, omission, polysémie, etc. *La Perversion des nouvelles* insiste surtout sur trois types d'intervention camouflée dans l'interprétation des nouvelles : « l'art de l'ambiguïté, le jeu du rapprochement et de la séparation des nouvelles, enfin l'art de titrer » (p. 93). Si les divers commentaires de textes et d'images m'ont paru intéressants, souvent astucieux, je m'interroge



Photo : Athé

(encore) sur la pertinence de la structure d'ensemble de l'essai. C'est évidemment le défi qu'affronte ce type de livre : inventer un ordre de présentation qui puisse intégrer des matériaux disparates dans une argumentation cohérente et convaincante. Je ne pense pas que la composition adoptée réponde pleinement à cette attente. Il me semble que les deux parties se recourent maladroitement, que déjà, par exemple, il y a *perversion des nouvelles* dans la partie censément consacrée à *l'objectivation* où l'on démontre comment, en ayant recours aux photographies, aux caricatures, à la polysémie et autres procédés, le journal « sature l'esprit du lecteur et lui impose un regard orienté sur les hommes et les événements » (p. 74). Il y aurait à dire sur ces défaillances dans l'articulation de la pensée, qui ne peuvent qu'affaiblir la structure en même temps que l'impact de l'argumentation.

Quoi qu'il en soit, l'essai de Pierre Berthiaume n'en soulève pas moins des problèmes importants, passionnants même, que, muni et fort d'une riche moisson d'analyses de toutes sortes, il aurait pu davantage approfondir, du moins à mon gré. Considérons l'objet principal de ses dénonciations : « L'information n'est pas seulement trans-

mise dans les média; elle est utilisée tout autant. » (p. 116) Ou mieux encore, le reproche, dans son expression formelle: le journal « n'assume plus véritablement l'objectivité à laquelle ont droit les lecteurs sur le plan de l'information » (p. 69). Ce qui, dans le cas de l'éditorial, serait singulièrement contraire à l'ordre des choses; il y aurait, en effet, « une valeur d'analyse et d'objectivité attachée en principe à la notion même de l'éditorial » (p. 107). (Soit dit en passant, cette conception de l'éditorial *objectif* semble minée par la distinction faite ailleurs entre « le commentaire, réservé en principe à l'éditorialiste » et « la nouvelle objective, associée au reportage » (p. 136).)

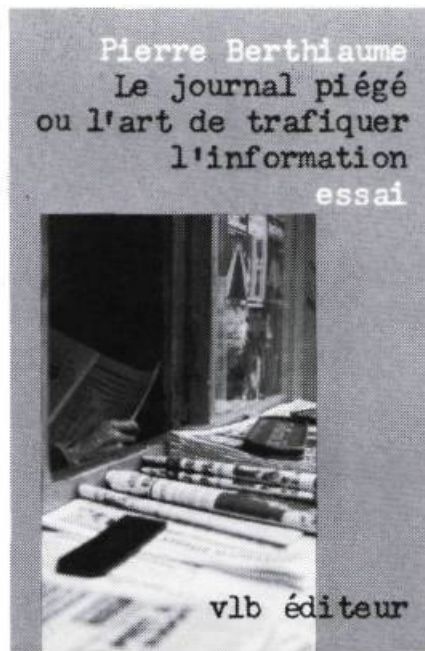
Or, à mon avis, si le journal est ainsi « piégé », c'est autant, sinon plus, par une entité de nature mythique que par les journalistes ou par la direction des journaux, entité si puissante et si insidieuse, en vérité, que l'essayiste lui-même, pourtant averti, donne à pieds joints dans le piège ! Accident paradoxal, mais nullement inattendu : l'essayiste est la proie idéale du mythe. Dans tout véritable *essai*, on devrait pouvoir repérer une forme organisante que j'appellerais un *thème idéal*, conscient certes, mais pas nécessairement connu, pour reprendre la distinction sartrienne: il s'agirait ici, face aux média et, plus spécifiquement, au journal, d'un rêve, d'un voeu de transparence absolue. Or ce « halo d'objectivité » (p. 128), pour reprendre une métaphore particulièrement heureuse, me paraît l'irradiation même d'un beau mythe. Ou encore, d'une utopie : celle de l'innocence du discours journalistique, utopie à laquelle je reconnais une essentielle fonction exemplaire et heuristique (l'intentionnalité de l'objectivité inspire et alimente la recherche de ce livre) ainsi qu'une fonction critique (elle permet de mettre en question le journalisme). Mais utopie, tout de même, dont le discernement eût permis à l'essayiste d'approfondir le propos et de nuancer la « dénonciation ». Car, tout compte fait, la polémique de l'écrivain se réduit à reprocher au journal son imperfection essentielle, connotative, en regard de l'exemplarité inaccessible du mythe de l'imprimé : *c'est écrit, donc c'est vrai*. Ce mythe, bien sûr, le journal lui-même l'assume ; il prétend à la pureté de l'information : c'est sa

vocation, estime-t-il ; en réalité, il secrète ou distille de l'idéologie. Comment en serait-il autrement ? Et comment, dès lors, lui en tenir rigueur, comme le fait l'essayiste, aiguillonné par le Modèle de la Transparence, qui formule d'impossibles exigences, naturellement assorties de tout un acte d'accusation :

En somme, faute de définir le rôle social ou économique de celui qui produit le communiqué, faute d'indiquer comment les faits rapportés dans le communiqué ont été sélectionnés, enfin faute d'analyser les intentions même du producteur du communiqué, le journal métamorphose une détermination, un calcul en simple renseignement et crée ainsi l'illusion qu'il reproduit une information neutre, sans intentionalité précise. (p. 20)

Ce n'est pas le journal qui « crée (...) l'illusion », c'est le mythe tout-puissant de l'Imprimé, d'essence biblique ou divine, pour ainsi dire, qui nous tient tous sous son empire, à commencer par les journalistes eux-mêmes dont le code d'éthique se doit de postuler l'honnêteté de l'information. (S'est-on avisé à quel point ce mot même d'information est porteur d'ambiguïté : à côté du sens courant de la transmission objective des faits, il y a aussi le sens philosophique : donner une forme, une structure ou une signification à quelque chose, et on n'est pas loin alors de l'invention ou de la création. Sans doute le journalisme joue-t-il sur ce double sens, cautionné par une longue tradition de pensée.)

Comment démasquer un si vénérable mythe, sinon en opérant un déplacement du problème, de la sphère morale (véritable « piège » et brandon de discorde) à celle de l'écriture ? Force est de reconnaître alors que la situation d'information est toujours de l'information en situation : c'est une loi du genre. Sous le rapport de l'écriture, la situation d'information comporte nécessairement un acte d'énonciation. Une comparaison fera comprendre mon propos. Au plan de l'énonciation, il y a des affinités certaines entre le discours journalistique (éditorial et même reportage) et le discours de l'essai, du moins au niveau horizontal, en excluant la profondeur, car le discours journalistique, marqué par l'au-jour-le-jour ou la



quotidienneté, s'écrit dans le vécu immédiat, alors que l'essai, fruit d'un mûrissement plus ou moins long du vécu, s'écrit dans la durée. Mais, au niveau horizontal, forcément plus superficiel, la structure de l'énonciation est la même ; une interrogation du vécu par un énonciateur SUJET. Prise en charge du discours par une individualité ; acte d'énonciation postulant toujours le dialogue, au moins implicite, d'un JE avec un TU à influencer en quelque façon : il suffit d'évoquer cette loi, non plus morale mais linguistique, pour que crève la bulle séduisante d'un mythe. On aura beau ajouter l'intervention efficace du chef de pupitre, du titrier, de la direction du journal dans le remaniement des textes : ce n'est pas parce que les effets de sens se seront multipliés *ad infinitum* qu'on finira, au bout du compte, par apercevoir le beau visage serein de l'objectivité... Reconnaissons-le : le présent essai sur *Le journal piégé* est lui-même piégé. Forcément. En recourant à une argumentation *ad hominem*, je pourrais démontrer, par exemple, que ce sont surtout les messages en

faveur du NON, au référendum, qui sont perçus comme honteusement trafiqués, autrement dit que l'essayiste se révèle très sensible à un trafic à sens unique... De son côté, le zéléteur du NON stigmatisera la corruption des amis d'en face, et affirmera, de bonne foi, que le journal a bien fait d'orienter dans la bonne voie les lecteurs abusés par les méchants du OUI...

Question de fond : une discursivité sans idéologie est-elle tout bonnement possible ? L'acte d'énonciation peut-il s'affranchir de toute rhétorique ? Judith Schlanger, évoquant les « artistes de la discursivité abstraite », et Barthes, admirant le frémissement de l'écriture chez le savant linguiste, Émile Benveniste, nous donnent, sur ce point, à réfléchir. Le couple objectivité-subjectivité n'aurait-il pas atteint l'âge de la retraite ? Tout comme l'essayiste, le journaliste peut bien s'inspirer du projet de l'objectivité, autrement dit : viser la vérité, stimulant idéal, mais c'est la vie qu'il rencontre, ou mieux : le vécu, tel qu'il retentit dans l'affectivité.

Dans un autre ordre d'idées, une dernière observation : cet écrit laisse parfois à désirer quant à la qualité de la langue et de l'expression. Spontanément, devant un beau livre qui manifeste un réel souci de la présentation, on se prend à rêver de révisions de texte soignées... Ne serait-ce, hélas, qu'un mythe de plus, celui du critique, cette fois ?

Que les commentaires susdits ne fassent pas oublier que ce dynamique essai polémique a la vertu de pousser le lecteur lui-même sur la voie de l'essai : n'est-ce pas l'essentiel ?

1. Pierre Berthiaume, *Le Journal piégé ou l'art de trafiquer l'information*, essai, Montréal, VLB éditeur, 1981, 198 p.

